

## Les classiques, nos contemporains : l'exemple de *Maria Chapdelaine*

Carl Diotte, *Collège de Maisonneuve*

Il y a quelques années déjà, au début de ma carrière de professeur, j'ai imposé à mes élèves de 101 – cours de Littérature québécoise au Collège de Maisonneuve où j'enseigne – la lecture du roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. Le choix de cette œuvre, me semblait-il, s'imposait puisqu'elle possédait les caractéristiques d'un classique, donc d'une œuvre qui mérite d'être enseignée en classe : importance historique (roman régionaliste au succès considérable et dont l'influence a été décisive sur l'évolution du roman canadien-français), grande richesse thématique (traitement juste et original des principaux thèmes de la littérature du terroir) et travail remarquable sur la forme (choix narratifs et stylistiques qui permettent notamment une évocation forte de la nature et du mode de vie des habitants d'une région sauvage du Québec au début du 20<sup>e</sup> siècle).

Classique incontournable à mes yeux, *Maria Chapdelaine* avait aussi tout pour plaire à mes élèves fraîchement débarqués du secondaire : d'une part, il était relativement court (à peine 200 pages...) et était écrit dans une langue facile à comprendre; d'autre part, il racontait une puissante histoire d'amour entre une jeune femme rêveuse (Maria Chapdelaine) et un jeune homme mystérieux (François Paradis, dont une amie me confiait récemment qu'il avait été son premier fantasme...), une histoire d'amour, donc, sur fond de combat héroïque contre une nature aussi grandiose que dangereuse. Bref, mes élèves allaient « tripper ».

Donc, c'est plein de confiance et de fierté que j'ai mis le roman au programme de mon cours de 101. Or, contre toute attente (j'étais jeune et naïf), la plupart des élèves ne l'ont pas aimé : le livre était trop long (trop de descriptions, pas assez d'action; la fameuse « lisière sombre de la forêt », leitmotiv du roman, les laissait froids plutôt que de susciter l'effroi); la vie des colons de l'époque, bien que pittoresque, ne les fascinait pas vraiment, trop éloignée sans doute de leur réalité; la grande histoire d'amour entre Maria et François les a déçus, voire irrités (histoire peu crédible, les personnages ne s'étant vus que trois fois !); et, surtout, la fin du roman a provoqué chez la plupart un sentiment de frustration et même d'indignation (petit rappel salutaire : François, qui s'était « écarté » dans la forêt pendant une tempête de neige, en plein milieu du livre, était véritablement mort et n'est donc pas revenu à la fin se jeter dans les bras de Maria, comme l'auraient souhaité la très grande majorité des élèves; et Maria, à cause de la mort de François et de celle de sa mère, et surtout en raison des trois voix qu'elle entend dans sa tête, décide d'épouser Eutrope Gagnon et donc de rester sur la terre, au Québec, plutôt que d'aller vivre à l'étranger avec Lorenzo Surprenant.) Donc, cris d'indignation, tollé général non seulement parce que l'amoureux de Maria est mort pour de vrai, mais aussi parce qu'elle fait le mauvais choix, en décidant de se résigner à sa vie plate de femme de colon plutôt que de partir à l'aventure à l'autre bout du monde.

Bref, la lecture de ce classique fut un petit fiasco.

Mais, contre toute logique, j'ai remis *Maria Chapdelaine* au programme (un professeur, comme le dit George Steiner, est toujours « malade d'espoir »!). D'une année à l'autre, les réactions des élèves à l'égard du roman étaient sensiblement les mêmes (je noircis un peu le tableau pour vous amuser), mais j'aimais le défi d'avoir à les convaincre de la richesse thématique et formelle de ce classique. Les évaluations portant sur ce livre les conduisaient, comme il se doit, à analyser l'œuvre, à dégager le propos du texte par l'explication des procédés d'écriture et par la prise en compte du contexte littéraire, social, culturel, etc. de production de l'œuvre. Mes efforts portaient fruit, puisque les élèves finissaient souvent par admettre, de guerre lasse, qu'au fond, oui, *Maria Chapdelaine* était un roman intéressant, qu'il valait encore la peine de lire ce classique québécois et qu'ils n'oublieraient pas de sitôt les voix de Maria et ces « grands bois emplis de neige d'où les garçons téméraires ne reviennent pas. »

Malgré tout, je demeurais insatisfait. J'avais l'impression que les élèves restaient trop à distance de l'œuvre, contrairement à ce qui se passait avec des romans contemporains, comme *Pays sans chapeau* de Dany Laferrière. Dans ce cas, je n'avais pas vraiment à me battre pour leur faire comprendre la « pertinence » de l'œuvre : celle-ci allait de soi, peut-être parce que l'histoire racontée, les pensées et les émotions des personnages trouvaient plus d'écho en eux et en elles... Quoi qu'il en soit, je me suis mis à m'interroger sur l'intérêt d'enseigner des classiques, ou du moins, « certains » classiques, en particulier dans un cours de première session, avec des lectrices et des lecteurs souvent peu expérimentés.

Et, un jour que j'étais sur le point de jeter l'éponge, de renoncer à « mon » classique si mal aimé, j'ai soudain entendu une voix, aussi forte et convaincante que celles qui résonnent dans la tête de Maria à la fin du roman. Cette voix disait : « Les classiques sont les contemporains de toutes les époques. » Cette voix rocailleuse, comme venue des profondeurs de notre terroir, une voix du passé mais entée d'avenir, c'était celle de Gaston Miron. Le poète me rappelait une évidence que j'avais un peu oubliée dans mes cours : un classique n'est pas qu'une œuvre qui a marqué l'époque où elle a été écrite et publiée, c'est aussi et surtout une œuvre universelle et intemporelle, qui est censée conserver sa force, sa valeur au-delà de son contexte de création.

J'ai eu tout à coup l'impression de comprendre ce qui clochait dans ma façon d'aborder le roman de Louis Hémon. Je traitais ce classique comme s'il n'était que le contemporain de « son » époque, comme s'il ne devait être lu et compris qu'à la lumière du courant littéraire dans lequel le roman de Hémon s'inscrivait et des enjeux du Québec du début du 20<sup>e</sup> siècle. Je commettais l'erreur de maintenir l'œuvre dans son « petit contexte », pour reprendre l'expression de Milan Kundera, négligeant par le fait même sa dimension proprement littéraire. Je traitais le roman comme s'il était essentiellement un document historique ou ethnologique, bien écrit, qui nous renseigne sur le mode de vie des colons de la région de Péribonka au tournant du siècle. D'ailleurs, les commentaires que les élèves me faisaient montraient bien que c'était surtout de cette façon qu'ils abordaient l'œuvre : « J'ai trouvé intéressant de découvrir les conditions de vie difficiles des colons de l'époque », « J'ai compris que les femmes du temps de Maria Chapdelaine n'étaient pas libres », « J'ai pris conscience de l'importance de l'idéologie du terroir », etc. Des témoignages, donc, qui illustrent le fait que la lecture du roman avait surtout enrichi la culture générale des élèves, sans les atteindre *personnellement*. Ces jeunes

femmes et ces jeunes hommes avaient lu un livre marquant, mais – ô paradoxe ! – le livre ne les avait pas marqués.

La petite phrase de Gaston Miron me trottait dans la tête. Je me demandais : « Comment faire voir aux élèves qu'un classique peut être leur contemporain ? Qu'un roman publié il y a cent ans peut être encore actuel, peut nous toucher profondément, nous donner à penser et à voir, *ici et maintenant* ? ». Je me suis mis à relire le roman de Louis Hémon en tentant d'en faire une lecture plus personnelle, en essayant de voir comment il pouvait enrichir non pas seulement ma culture générale, mais aussi ma sensibilité et ma pensée. Et j'ai trouvé. Par exemple, en relisant les passages du roman qui évoquent la nature, j'ai découvert en quelque sorte un aspect de celle-ci que j'avais jusqu'ici négligé dans ma vie : la force quasi sacrée de la nature. Les descriptions de Hémon évoquant l'hiver, les vents, la forêt me faisaient voir la puissance hostile, presque indomptable de la nature sauvage, non pas seulement pour les colons défrichant autrefois la terre, mais pour moi aussi, aujourd'hui. La nature n'était plus uniquement fragile ou menacée par les activités humaines, elle n'était plus uniquement un terrain de jeux pour amateurs de sensations fortes, elle pouvait retrouver sa force qui nous dépasse, sa démesure presque terrifiante grâce aux mots et aux phrases de Louis Hémon. Le roman de cet auteur avait donc le pouvoir de changer notre regard sur la nature, pour peu qu'on le lise avec attention.

C'est ainsi que, dans mes cours, j'ai essayé de montrer aux élèves comment la lecture de ce roman, de n'importe quelle œuvre littéraire, pouvait nous faire découvrir des aspects du monde et de nos vies que nous ne soupçonnions pas, pouvait nous conduire à des prises de conscience sur des questions existentielles. Mais tout cela était fait de manière plutôt libre et informelle : au détour de l'analyse d'un extrait du roman, je pouvais faire remarquer aux élèves qu'il me semblait que l'auteur avait dit quelque chose d'important sur l'amour ou sur la liberté, ou encore que son propos sur notre rapport à la religion était encore actuel. Mais je le faisais sans insister. Surtout, ce type de commentaires « personnels » n'était jamais lié à une évaluation. Les élèves n'avaient pas à aborder le texte de cette façon. Pour l'essentiel, je ne dérogeais pas à l'approche objective de la lecture littéraire, celle qui est prescrite par le ministère : les élèves devaient seulement analyser l'œuvre et montrer qu'ils avaient acquis des connaissances grâce à mes cours magistraux.

Mais je demeurais encore et toujours insatisfait. L'expérience littéraire que je faisais vivre à mes élèves avec ce classique ne me semblait pas assez riche, restait somme toute superficielle. Heureusement, une occasion s'est présentée pour que je puisse remédier à ce qui m'apparaissait de plus en plus comme un problème insoluble. Je me suis inscrit au séminaire « Former des lecteurs ». Ainsi, après Gaston Miron, Marcel Goulet m'a donné le goût d'aller plus loin avec les élèves dans une approche subjective, personnelle de la lecture littéraire. Grâce à son séminaire, j'ai découvert l'intérêt pédagogique des carnets de lecture. Et la session suivante, j'ai décidé de modifier radicalement mon approche : sans délaisser bien sûr l'analyse littéraire, j'ai remplacé les évaluations de type « contrôle de lecture » et « examen de connaissances » par des carnets de lecture. Dans mon plan de cours, j'expliquais donc aux élèves qu'ils auraient notamment à tenir un carnet de lecture qui témoignerait de l'expérience personnelle vécue au contact d'un classique de la littérature québécoise, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. Ce

carnet leur permettrait d'utiliser les ressources de leur imagination, de leur sensibilité, de leur jugement et de leur créativité afin de s'approprier l'œuvre et de montrer comment celle-ci les avait transformés, enrichis. Tout de suite, j'ai cru bon de dissiper un possible malentendu : le carnet de lecture, ce n'était pas une occasion que je leur fournissais de donner leur « opinion » sur l'œuvre, de faire une critique du livre. C'était autre chose.

Je précisais ensuite que pour faire ce carnet de lecture, il fallait qu'ils soient des lecteurs et des lectrices de bonne foi, disponibles à ce que l'œuvre avait à leur dire. En leur parlant ainsi, je m'inspirais du « lecteur courtois » tel que décrit par George Steiner dans l'un de ses essais sur la lecture. Pour Steiner, le lecteur courtois se caractérise par l'attitude respectueuse qu'il adopte à l'égard d'une œuvre ancienne, considérée comme un invité important, comme un grand personnage en raison de ce qu'il représente, du trésor de beauté et de sens qu'il apporte et qui est demeuré intact ou presque en dépit du passage du temps. La courtoisie envers l'œuvre peut se manifester de diverses façons : en oubliant ses préjugés sur la lecture en général, et sur celle des vieux livres que sont les classiques, en lisant le texte tout en faisant silence en soi et autour de soi (s'éloigner du tumulte ambiant et de l'esprit du temps) afin d'accueillir ce que cet invité de marque – le classique – aurait à lui dire de précieux et d'essentiel. Cette attitude courtoise est nécessaire pour qu'une rencontre véritable entre le lecteur et l'œuvre ancienne ait lieu.

J'expliquais aussi aux élèves que cette rencontre était une expérience de l'« altérité » : l'altérité, c'est l'autre que moi, qui existe en dehors de moi, qui a son histoire personnelle, ses propres expériences de vie, ses valeurs, son langage. Cette altérité s'incarne de manière très forte dans une œuvre comme *Maria Chapdelaine* : en lisant ce roman, les élèves iraient à la rencontre de personnages différents d'eux (expériences de vie, valeurs, etc.), mais aussi d'une langue un peu « étrangère », la langue de Louis Hémon, un auteur français du début du 20<sup>e</sup> siècle. J'insistais sur cette altérité représentée par le langage d'un classique parce qu'elle touche à une dimension essentielle de la littérature. J'expliquais aux élèves que, dans les cours de littérature, on enseigne la langue pour ce qu'elle est véritablement : non pas seulement un code dont il faut maîtriser toutes les règles de fonctionnement, ni un outil de communication, mais ce qui constitue la nature même de l'être humain. En effet, nous sommes des êtres de langage, notre identité se construit, se définit, se crée à travers les mots de la langue que nous utilisons. Comment rendre compte de nos sensations, exprimer nos sentiments, concevoir nos idées, sans les mots de notre langue ? Comment nous connaître nous-mêmes, connaître les autres et le monde dans lequel nous vivons sans nous servir de ces mots ? Encore faut-il savoir les employer avec justesse, ce qui malheureusement ne va pas de soi. Qui n'a pas déjà ressenti de la déception, voire de la frustration en constatant le décalage entre ce qui est vécu et les mots employés pour l'exprimer ? Cette difficulté révèle un douloureux paradoxe : nous sommes des êtres de langage, mais celui-ci nous fait souvent défaut, nous empêchant d'exister pleinement ! Les écrivains, ceux qui *font* la littérature, sont plus conscients que quiconque de ce paradoxe. Et il n'est pas rare qu'ils l'évoquent dans leurs livres. Ainsi, Stendhal, dans *La Chartreuse de Parme*, met en scène dans un épisode du roman un ancien cocher dénommé Ludovic, qui prend plaisir à réciter au héros, Fabrice, des poèmes qu'il a écrits dans ses moments de loisir. Après avoir écouté généreusement le poète en herbe, Fabrice se fait cette réflexion : « Les sentiments étaient assez justes, mais comme émoussés par l'expression, et ne valaient pas la peine d'être

écrits; le singulier, c'est que cet ex-cocher avait des passions et des façons de voir vives et pittoresques; il devenait froid et commun dès qu'il écrivait. » Le héros de Stendhal met donc le doigt sur le problème du pauvre Ludovic : celui-ci a beau éprouver des sentiments justes et des passions fortes, il a beau avoir un point de vue original sur les choses, il n'en est pas moins incapable d'exprimer tout cela par écrit. Pire : en tâchant de transmettre sa vision originale, il l'amoindrit, il la rend banale. À cet égard, nous sommes tous des Ludovic. Si ce dernier ne semble pas voir l'inadéquation entre son être et les mots chargés de l'exprimer, nous pouvons tous en prendre conscience dans certaines situations que la vie nous offre. En effet, comment dire à une personne qu'on l'aime passionnément sans tomber dans les clichés ? Comment consoler un être en deuil en évitant les formules convenues de condoléances ? Chaque fois, quelque chose semble se perdre dans les mots utilisés; le feu de nos passions s'éteint rapidement dans nos mots froids et communs. Heureusement, il y a la littérature, il y a les écrivains dont le travail consiste essentiellement à trouver les mots justes de notre langue pour dire, mieux que nous le ferions, nos sensations, nos sentiments, nos idées.

Toute cette aventure de la lecture littéraire ne serait pas complète si elle ne nous ramenait pas à nous-mêmes. Cette rencontre avec l'autre, avec ce grand autre qu'est un classique, conduit à une rencontre avec soi, mais un soi transformé par la lecture, par le travail de l'œuvre sur soi.

Les réflexions que je viens d'esquisser, elles m'ont servi de préambule quand j'ai présenté aux élèves les consignes du carnet de lecture lié à *Maria Chapdelaine*. Et pour qu'ils puissent mener à bien ce travail personnel, je leur avais posé des questions auxquelles ils ont dû répondre avant même de commencer la lecture du roman. Voici ces questions :

1. **Nature.** Quel rapport entretenez-vous avec la nature ?
2. **Communauté.** Avez-vous un sentiment d'appartenance pour une communauté ? Expliquez.
3. **Amour.** Quel couple de personnages fictifs incarne le mieux à vos yeux la passion amoureuse ? Présentez brièvement ce couple en précisant ce qui caractérise la relation qui unit les personnages.
4. **Quête d'identité.** Au seuil de l'âge adulte, comment envisagez-vous votre avenir ?

Le but de ces questions, liées aux grands thèmes de l'œuvre, était de les amener à porter attention au cours de leur lecture au traitement de ces thèmes, mais aussi à ce qu'ils pourraient découvrir – pour eux-mêmes et pour elles-mêmes – concernant ces thèmes. Les élèves rédigeaient donc des réponses qu'ils me remettaient et je leur donnais en échange les consignes du carnet de lecture.

Il s'agit donc du premier carnet de lecture que j'ai fait faire à mes élèves. Et, de manière générale, je pense que les élèves ont aimé réaliser ce type de travail. Beaucoup d'entre eux étaient contents de pouvoir parler, en toute liberté ou presque, de leur rapport personnel au roman de Louis Hémon; ça les changeait, à tout le moins, de l'analyse des figures de style. Cependant, j'ai constaté en corrigeant ces premiers carnets de lecture que ce travail comportait deux pièges que plusieurs élèves n'ont pas su éviter, peut-être en partie par ma faute. Premier piège : aborder le carnet de lecture comme si c'était un travail d'analyse. En effet, certains étudiants – et souvent parmi les meilleurs – proposaient une analyse des thèmes de l'œuvre,

en montrant par exemple toute la richesse, mais négligeaient de décrire les effets de l'œuvre sur leur sensibilité, sur leur pensée, sur leur vision des choses. Cet aspect pourtant essentiel du carnet de lecture, ils l'expédiaient en quelques lignes à la fin de leur réponse. Deuxième piège : aborder le carnet de lecture comme si c'était un journal intime. Ici, contrairement à ce qui arrivait dans le cas précédent, l'œuvre était négligée et c'était la vision de l'élève qui prenait toute la place. Par exemple, un élève pouvait dire qu'il avait aimé le thème de la nature et se mettre à évoquer en long et en large ses séjours mémorables en camp de vacances au contact de la nature. Dans ce cas, la lecture du roman n'avait servi que de déclencheur pour un processus de mémoire intéressant certes, mais dans le contexte, plus ou moins pertinent. J'ai donc compris qu'il fallait insister davantage sur l'idée de « rencontre » qui est au cœur du carnet de lecture : leurs propos devaient s'appuyer à la fois sur l'œuvre et sur leur vision des choses et montrer comment l'une avait agi sur l'autre.

En s'appropriant ainsi *Maria Chapdelaine*, les élèves en venaient à aimer ce classique, plutôt qu'à le considérer uniquement comme un objet d'étude ou d'admiration (le classique a souvent des airs de monument). En se concentrant sur ce que l'œuvre pouvait leur apporter, ils dégageaient le roman de son contexte de création et cessaient de le voir comme un simple miroir de la société québécoise du début du 20<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, ce travail les conduisait à se déprendre des sentiments de déception et de frustration, sentiments du reste tout à fait légitimes (qui n'aurait pas voulu que Maria Chapdelaine revoie François Paradis, revenu sain et sauf de sa petite promenade dans le bois ; qui n'aurait pas voulu qu'ils se marient à la lisière sombre de la forêt et aient beaucoup d'enfants heureux ?). Les élèves surmontaient donc leur déception pour mieux percevoir, me semble-t-il, les enjeux profonds de l'œuvre.

Ainsi, je me prends à rêver que les élèves qui ont fait ce carnet de lecture se rappellent avec un certain bonheur aujourd'hui *Maria Chapdelaine*. Ces élèves ont sans doute oublié plusieurs caractéristiques du courant littéraire auquel on peut rattacher ce roman ou les aspects de l'idéologie dominante à laquelle répondait Louis Hémon dans son livre, mais peut-être se souviennent-ils de certaines découvertes importantes que ce classique devenu leur contemporain leur ont permis de faire : découvertes sur la dimension sacrée de la nature, sur le pouvoir de l'imagination amoureuse, sur la richesse d'une vie intérieure rendue possible par l'expérience de l'amour et de la mort.